
Kostas Axelos - L'exil, l'errance, le passage

Jean Lauxerois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/appareil/978>

DOI : [10.4000/appareil.978](https://doi.org/10.4000/appareil.978)

ISSN : 2101-0714

Éditeur

MSH Paris Nord

Référence électronique

Jean Lauxerois, « Kostas Axelos - L'exil, l'errance, le passage », *Appareil* [En ligne], Articles, mis en ligne le 16 février 2010, consulté le 30 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/appareil/978> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/appareil.978>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2020.



Appareil est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Kostas Axelos - L'exil, l'errance, le passage¹

Jean Lauxerois

- 1 I - L'exil est initial. Triple exil à vrai dire, car le voyage qui le conduit de Grèce en France, en décembre 1945, sur le bateau affrété par l'Ambassade de France pour la centaine de jeunes Grecs qui vont ainsi échapper aux atrocités de la guerre civile, signifie pour lui tout à la fois l'éloignement du pays natal, l'exclusion du Parti Communiste, où le jeune militant était devenu actif combattant de la Résistance, et la condamnation à mort, prononcée contre lui dès 1945.
- 2 Le voici donc en France, pays dont il connaît déjà la langue et la culture, autant d'ailleurs que celles de l'Allemagne, à l'instar de la plupart des lycéens et des étudiants de la Grèce d'alors. Comme pour tout exilé, le vœu premier est évidemment d'installation. Les années cinquante le voient ainsi prendre pied au CNRS, pour mener son travail de thèse sur Marx et sur Héraclite. Cette recherche s'accomplit en dialogue avec la pensée de Heidegger, qu'il rencontre à Cerisy, en août 1955, et dont il traduit, en amitié avec Jean Beaufret, le texte *Qu'est-ce que la philosophie ?*
- 3 L'installation est éditoriale aussi, puisque Jérôme Lindon, directeur des Éditions de Minuit, lui donne de fonder avec Edgar Morin la revue *Arguments* (de 1956 à 1962), puis la forte collection du même nom, qu'il crée et dirige toujours depuis 1960. Installation universitaire enfin, puisqu'il va enseigner à la Sorbonne, de 1962 à 1973.
- 4 Pour autant, dans cette mutuelle adoption d'un homme et d'un pays, un mouvement secret se dessine au long de ces années : il est celui que cristallise la formule qu'il retient pour sa première trilogie, rassemblant le livre sur Marx (*Marx, penseur de la technique*, 1961), celui sur Héraclite (*Héraclite et la philosophie*, 1962) et *Vers la pensée planétaire* (1964), réunis sous le titre : *Le déploiement de l'errance*.
- 5 Ce mot d'« errance » dit la métamorphose qui s'accomplit lorsque le voyage devient celui de la pensée. Kostas Axelos était atypique : sa lecture insolite de Marx comme « penseur de la technique » tranche, en effet, sur toutes celles qu'inspire le marxisme dominant à l'époque ; quant à la pensée poétique et fragmentaire d'Héraclite, il l'arrache à la tradition compassée pour la faire apparaître en sa vigueur intacte et pour

la rendre essentiellement présente à notre temps. Or, d'atypique, Kostas Axelos devient *atopique*, pour reprendre le terme dont il qualifie lui-même le penseur. *Atopique*, sans *topos*, sans lieu. Parce que tout l'effort du penseur qu'il devient consiste précisément à se *dé-payser* de la philosophie, pour entrer dans la dimension qu'il va désormais nommer « *planétaire* ».

- 6 Planétaire : le mot s'entend proprement, étymologiquement, selon le verbe grec *plazein*, « errer », ce verbe qu'Homère et Sophocle emploient déjà s'agissant d'Ulysse et d'Œdipe. À l'errance des deux grands errants du monde grec ancien répond ainsi, dans notre ultra-modernité, celle des planétaires que nous sommes et que le penseur révèle en les précédant. Errance, parce que l'histoire de l'Occident, qui est aussi l'histoire de la philosophie touchant à son terme, se déploie désormais sous le double signe du nihilisme et de la technique, lesquels dominent et configurent la planète – en grec *planētēs* : « astre errant ». Errance encore, parce que ce double déploiement interdit à la pensée de s'installer dans les cadres confortables des catégories traditionnelles de la métaphysique. Celle-ci s'achève : tous les fondements qu'elle a successivement tenté de jeter depuis deux mille ans pour tenter de dire l'homme et le monde, tous les systèmes qu'elle a voulu construire sur ces fondements-là, tout cela s'est dérobé, s'est effondré – et tout autant, voire surtout l'idée même de fondement. Ainsi privée d'assise et de garde-fou, la pensée est mise en demeure, si elle veut être à la hauteur de son temps, de répondre à cette errance et de se faire à son tour « planétaire ».
- 7 II - L'errance, donc, redouble et rejoue l'exil, mais sous la figure désormais radicale de ce que Kostas Axelos, dans *Réponses énigmatiques*, son livre le plus récent, nommera si bien « notre exil foncier ». Cet exil, la pensée se doit de l'assumer en première ligne ; comme Henri Michaux le dit de la poésie, elle doit devenir « voyage d'expatriation », si elle veut non plus « s'orienter » comme disait Kant – où serait en effet l'Orient de notre Occident planétaire ? – mais plutôt trouver le chemin de sa *destination*. Car l'errance, sans paradoxe, a bien une destination, si du moins on n'entend pas par là le but final du voyage. La destination est ici ce qui destine la pensée, et ce à quoi elle est destinée.
- 8 Là se situe le second moment, le second mouvement de cette vie et de cette œuvre, qui prennent invisiblement le virage et le visage d'un autre cours. Il correspond aux deux trilogies suivantes : *Le déploiement du jeu* et *Le déploiement d'une enquête*, auxquelles appartiennent notamment, pour l'une, *Le jeu du monde* (1969), et pour l'autre *Horizons du monde*.
- 9 Le *monde* : voilà qui nomme à présent l'enjeu et l'horizon de la pensée. C'est cette destination qui va d'abord conduire Kostas Axelos à prendre peu à peu ses distances avec le paysage philosophique français. Quitter l'enseignement et la Sorbonne en 1973 répond sans doute, en partie du moins, au refus de laisser la pensée sous l'emprise de l'*idéalité*, cette « maladie », comme dit Mallarmé, qui consiste pour la pensée à ne se concevoir qu'en exclusif rapport à soi, selon la prétendue toute-puissance de l'esprit. Refus de l'idéalité, certes, mais refus tout aussi résolu de sa forme bâtarde, l'intellectualité. Cette caractéristique si française ne cesse, en effet, de s'affirmer sur la scène d'alors : le philosophe dit « nouveau » devient le produit favori du marché culturel, et le narcissisme médiatique, devenu aujourd'hui notre lot pitoyable, commence à faire les délices des meilleurs esprits, qui confondant l'audace et l'« audience », entretiennent eux-mêmes la confusion sur la nature de la pensée et sur la tâche de la philosophie.

- 10 Aussi bien, Kostas Axelos n'aura-t-il été, décidément, ni Sartre, ni Deleuze, ni Derrida, pour n'en citer que quelques uns. Il aura choisi la sobre distance, en gardant obstinément fidélité à la *question* de la pensée, c'est-à-dire à la question que la pensée doit savoir demeurer pour elle-même et qui la convoque à son incessant questionnement. Il y a là toute la différence entre une « pensée » tonitruante et une pensée vigilante, qui sait, elle, qu'elle ne peut être que sur la *réserve*, à la limite de sa propre finitude. Inactuelle et intempestive, donc. Mais d'autant mieux capable alors de saisir l'énigme de son temps.
- 11 Sans doute cette attention à la question de la pensée est-elle encore la trace d'une dette envers Heidegger et la distinction qu'il opère entre pensée et philosophie. Pourtant, c'est aussi vis-à-vis de Heidegger que Kostas Axelos ne cesse de prendre distance. Refusant l'idolâtrie et même le nouvel académisme que suscite l'œuvre de Heidegger, sans accepter toutefois l'anti-heideggerianisme primaire, il cherche aujourd'hui encore, de manière tout à fait singulière et, disons-le, quasi solitaire, à saisir les limites de cette pensée dont il ne méconnaît pas la grandeur et la nouveauté radicale : il tente de dire, notamment, en quoi elle demeure rattachée à la métaphysique et à l'ontologie, malgré qu'elle en ait ; en quoi elle reste marquée par cette idéalité qui, depuis Platon, détermine le rapport étrange que la philosophie entretient avec le politique et qui la convoque à une manière de « schizophrénie », synonyme des pires aveuglements ; en quoi enfin la dimension du monde demeure le point crucial et l'enjeu de la différence entre la pensée de Heidegger et la « pensée planétaire ».
- 12 Assurément, Kostas Axelos repart de la question que Heidegger pose lui-même dans les premières pages de *Être et Temps* : « Pourquoi, dès le commencement de sa tradition, l'ontologie a-t-elle sauté à pieds joints par dessus le phénomène du monde ? » Mais s'il reprend cette question, c'est pour y entrer autrement et pour comprendre en quoi le monde pourrait être le nom de l'impensé de toute la philosophie, dont l'histoire, plutôt que celle de « l'oubli de l'être » (Heidegger), serait plutôt celle de « l'oubli du monde » et de son énigme. Le monde serait donc le lieu de l'exil et l'errance de la pensée planétaire, en la convoquant à sa destination.
- 13 Mais comment entendre, dès lors, ce mot « monde » ? Ni bien sûr comme un substitut de l'être, ni comme la totalité mondiale de ce qui est, ni non plus comme le mondial de la « mondialisation » dont on se repaît aujourd'hui *usque ad nauseam*. Le monde, c'est « Cela », un neutre énigmatique, c'est à la fois tout et rien, le tout et le rien, c'est le puissant foyer d'*ouverture*, mémoriale, qui rassemble aussi toutes les dimensions du temps. À l'instar du *chaos* des Grecs anciens, cette ouverture est tout ensemble naissance et abîme, don et retrait : le monde est le déploiement de son jeu et de son négatif, auquel nous appartenons indissolublement, mais fragmentairement, à la mesure même de notre finitude.
- 14 L'œuvre de Kostas Axelos s'affirme ainsi comme l'effort et le libre jeu d'une pensée éminemment solitaire et ouverte, qui, rejetant tous les faux-fuyants et les faux-semblants, prend le risque de correspondre à ce jeu du monde, à son déploiement multiple, qui ouvre la pensée, l'anime et la féconde – comme il le fait aussi de notre vivre et de notre mourir, de l'heur et du malheur des hommes, fût-ce à leur insu.
- 15 III - Monde et pensée ainsi se répondent dans le pluriel de leurs *métamorphoses*, terme qui donne son titre au livre de 1991 et qui ouvre le troisième temps de l'œuvre, où se métamorphose, du même coup, le sens de ce voyage au fil duquel nous suivons le chemin de cette pensée.

- 16 Si l'exil et l'errance, en effet, mènent du planétaire au plan du monde, la métamorphose qui s'accomplit fait de la pensée ce que Kostas Axelos nomme alors une *itinérance*, ou encore un « itinérant questionnement », qui la constitue comme *passage*.
- 17 En quel sens un « passage » ? En trois sens au moins. La pensée est d'abord passage parce qu'elle peut passer, et elle passe parce qu'elle peut percer. Elle n'est plus une impasse, elle joue et passe : dans le défaut même, qu'il faut à la pensée, elle trouve la faille. « Failles, percée » : tel est le sous-titre du dernier livre, *Réponses énigmatiques*. Mais, en perçant, la pensée livre aussi passage, et le penseur, en s'engageant dans l'ouverture, devient un *passeur*. Ce faisant, enfin, la pensée est passage car elle ne fait que passer. Comme le disent ces mêmes *Réponses*, nous sommes en effet « les passants », ceux dont René Char écrit : « Nous si peu voyageurs, combien plus hôtes passagers. »
- 18 « Hôtes passagers » : la formule du poème convient à la pensée, car le passeur qu'est le penseur et les passants que nous sommes avec lui, sans pouvoir, il est vrai, prétendre élire aucun domicile dans la dimension planétaire, ont pourtant à habiter le plan du monde et son hospitalité : là se tient notre appartenance, sous la forme de ce que Kostas Axelos tente enfin, ultime métamorphose, de penser sous le nom de *constellation*. Constellation : qu'est-ce à dire ? Loin de tout système (le système solaire, par exemple) la constellation nomme une configuration plus arbitraire, ou plus aléatoire et plus libre, qui dessine le visage de notre appartenance non topologique.
- 19 « Rien n'aura eu lieu que le lieu, excepté peut-être une constellation », écrit Mallarmé dans *Un coup de dés*, auquel se réfère explicitement le livre *Ce questionnement* (2001). C'est en ce sens même que la constellation, dont la technique est aujourd'hui la figure dominante, peut être le nom de l'énigme fuyante de ce qui tient ensemble, comme fragments, l'homme et le monde, dans leur errance. La tâche de la pensée consiste à tenter de dire et de montrer ce qu'est cette constellation et en quoi elle est en effet le site de notre passage, le site de notre finitude dans sa métamorphose planétaire, dont la catastrophe – jusque dans nos désarrois les plus personnels – est le visage aussi provisoire qu'encore impensé.
- 20 Tenter de *dire*. Mais comment dire lorsqu'il faut dire à *neuf*? Il s'agit moins ici d'inventer, comme on dit, des concepts que d'entrer dans la question de la langue : c'est là la tâche de la pensée, autant que de la poésie, avec laquelle Kostas Axelos est en constant dialogue, et c'est précisément la langue qui ne cesse de faire question dans ses livres les plus récents, dont le rapport et l'apport à la langue française deviennent décisifs. On nous permettra de préciser – puisqu'il est question ici de « francophonie » – que la langue n'est jamais la propriété de personne : la langue n'est jamais nôtre ; elle ne nous est jamais donnée « en propre » ni « en propriété ». C'est même parce que la langue est le défaut du propre, parce qu'elle est « notre » défaut et « notre » défaillance, qu'elle est aussi le lieu de notre passage, auquel elle donne ou non l'hospitalité. Et si une langue comme le français, dans le contexte historique et politique de l'après-guerre, a pu devenir, un temps, une langue largement hospitalière, c'est parce que cette langue, loin de toute affirmation d'identité, a été capable d'accueillir et de donner figure à ce *commun* défaut qui nous est propre, en même temps qu'à la question qu'il porte avec soi.
- 21 Dès lors, si les mots « nous manquent », comme ils manquent à la pensée et à la poésie, il est de la tâche du penseur comme du poète de « trouver une langue », selon le mot de Rimbaud. Parce que la langue est le site de notre défaut. Et c'est parce que la langue travaille ainsi la pensée, au contact d'ailleurs, chez Kostas Axelos, non de deux langues

mais bien de quatre au moins – le français, le grec moderne, le grec ancien et l'allemand –, que surgissent dans son œuvre deux termes neufs, aussi simples que magnifiques : *l'amicalité* et *la poéticité*. N'entendons là ni la poésie comme genre littéraire ni l'intimité d'une relation personnelle, mais la manière dont il s'agirait de dire et de vivre le lien avec le monde, avec les autres autant qu'avec nous-mêmes.

- 22 « Il peut nous être dévolu d'habiter parfois l'errance avec poéticité », est-il dit dans *Ce questionnement*. On pourrait dire, tout autant : « Avec amicalité ». Poétique et amical : ce serait le lot d'un penser et d'un vivre qui, sans prétendre résoudre l'énigme de leur sens, trouveraient dans le rapport avec le monde le « style » de leur appartenance. Ce serait la volte d'une désinvolture qui saurait, par éclairs, nous accorder au rythme des choses, du monde et du temps. Dans cet accord n'ignorant pas le discord, dans cette amicalité n'ignorant pas le conflit, le rythme à trouver serait à entendre au sens du verbe « *erruthmismai* », au vers 241 du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, que Kostas Axelos aime à citer : « Je suis enchaîné à ce rythme. »
- 23 Trouver ce rythme, ce serait savoir entrer dans le libre jeu de la nécessité, ce serait manière d'habiter cette *anankè* dont la figure, elle aussi, a été « oubliée » par la philosophie en son histoire. Trouver le rythme, trouver la langue, trouver donc à vivre *l'expatriation* même de notre passage et l'exil de notre séjour : telle serait, creusant son énigme, la tâche productive du questionnement toujours plus âpre et toujours plus aigu qui constitue la pensée, ou plutôt, comme il le dit désormais, *le penser*, dans le mouvement ouvert de son infinitif.
- 24 Tel serait aussi, enfin, le chemin ouvert au « jeune penseur », celui qui apparaît dans le titre de l'ouvrage de 1996, *Lettres à un jeune penseur*. Sans doute ce jeune penseur est-il encore potentiel, autant d'ailleurs que l'avenir est au conditionnel. Mais si ce jeune penseur devient possible, c'est assurément qu'il aura su mettre ses pas dans ceux de Kostas Axelos, et qu'il aura su accomplir ce chemin de l'exil à l'errance et de l'errance au passage que nous venons de parcourir. C'est qu'il aura compris que Kostas Axelos, même invisiblement, est déjà pour nous et pour notre temps celui que nous pouvons nommer, en empruntant le mot de Mallarmé à propos de Rimbaud, « le passant considérable ».

NOTES

1. Présentation de Kostas Axelos – Salon du Livre, samedi 18 mars 2006.

RÉSUMÉS

La vie et l'œuvre de Kostas Axelos peuvent être réunies et saisies selon les figures et les métamorphoses d'un voyage, voyage ininterrompu dont il n'a cessé de déplacer et d'approfondir la signification – de l'exil à l'errance, de l'errance au passage. Comme le poète, qui peut toujours « répondre qu'il est du pays d'à côté » (René Char), Kostas Axelos nous montre, au cœur de notre époque devenue furieusement identitaire, combien la pensée est nécessairement l'aventure d'une expatriation, si elle veut pouvoir, d'un même geste, éclairer le présent et ouvrir le chemin de l'avenir.

INDEX

Mots-clés : errance, exil, expatriation, identité, Kostas Axelos, voyage